



ANTONIO G. ITURBE

LA
BIBLIOTHÉCAIRE
D'AUSCHWITZ

Flammarion

La Bibliothécaire d'Auschwitz

Antonio G. Iturbe

La Bibliothécaire d'Auschwitz

*Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse*

Flammarion

Titre original :
La bibliotecaria de Auschwitz

Les extraits des livres cités dans ce roman
ont été traduits par Myriam Chirousse
d'après les traductions espagnoles utilisées par l'auteur.

© Antonio G. Iturbe, 2012
© Editorial Planeta, S. A., 2012
© 2020, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-2977-9

À Dita Kraus

Pendant un temps, le bloc 31 (dans le camp d'extermination d'Auschwitz) a hébergé cinq cents enfants ainsi que plusieurs prisonniers qui avaient été nommés « conseillers » et, malgré l'étroite surveillance à laquelle il était soumis, il a disposé, contre toute attente, d'une bibliothèque pour enfants clandestine. Elle était minuscule : elle consistait en huit livres, dont la *Brève histoire du monde* d'H.G. Wells, un manuel scolaire russe et un autre de géométrie analytique [...]. Au terme de chaque journée, les livres, ainsi que d'autres trésors, tels que des médicaments ou quelques aliments, étaient confiés à l'une des filles les plus âgées dont la tâche consistait à les cacher chaque nuit dans un endroit différent.

Alberto Manguel, *La Bibliothèque, la nuit*

La littérature a le même effet qu'une allumette craquée au cœur de la nuit au milieu d'un bois. Une allumette n'éclaire presque rien, mais elle permet de mieux voir l'épaisseur de l'obscurité qui règne autour.

William Faulkner, cité par Javier Marías

Auschwitz-Birkenau, janvier 1944

Ces officiers, qui s'habillent en noir et regardent la mort avec l'indifférence des fossoyeurs, ne savent pas que, sur cette fange obscure dans laquelle tout s'enfonce, Alfred Hirsch a fondé une école. Ils l'ignorent, et il faut qu'ils l'ignorent. À Auschwitz, la vie humaine vaut moins que rien ; elle a tellement peu de valeur que l'on n'y fusille plus personne car une balle est plus précieuse qu'un homme. Il y a des chambres ordinaires où l'on utilise du gaz Zyklon parce qu'il réduit les coûts et qu'un seul bidon peut tuer des centaines de personnes. La mort est devenue une industrie qui n'est rentable que si l'on travaille à grande échelle.

Dans l'abri en bois, les classes ne sont que des cercles de tabourets serrés les uns contre les autres. Les murs n'existent pas, les tableaux aussi sont invisibles, et les maîtres tracent dans l'air des triangles isocèles, des accents circonflexes et même le cours des fleuves d'Europe d'un simple geste de la main. Il y a près d'une vingtaine de petits îlots d'enfants, chacun avec son tuteur, tellement proches les uns des autres que les professeurs doivent murmurer les leçons pour que l'histoire des dix plaies d'Égypte ne se mêle pas à la ritournelle des tables de multiplication.

Certains n'y croyaient pas, ils pensaient que Hirsch était un fou ou un rêveur : comment allait-il être possible de scolariser les enfants dans un camp d'extermination brutal où tout est interdit ? Et il souriait. Hirsch souriait toujours d'un air énigmatique, comme s'il savait quelque chose que les autres ignoraient.

Peu importe combien d'écoles les nazis fermeront, leur répondait-il. Chaque fois qu'une personne s'arrêtera dans un coin pour raconter quelque chose et que des enfants s'assièrent autour pour écouter, une école aura été fondée.

La porte du baraquement s'ouvre brusquement et Jakopek, l'assistant chargé de la surveillance, court vers la chambre du chef de bloc Hirsch. Ses sabots parsèment sur le sol la terre humide du camp, et la bulle de douce sécurité du bloc 31 éclate. Dans son coin, Dita Adlerova regarde les minuscules mottes de boue, comme hypnotisée : elles semblent insignifiantes, mais elles contaminent tout de réalité, de même qu'une seule goutte d'encre tache un bol entier de lait.

— Six, six, six !

C'est le signal qui indique la venue des gardes de la SS au bloc 31, et un branle-bas de murmures s'organise dans tout le baraquement. Dans cette usine de destruction de vies qu'est Auschwitz-Birkenau, où les fours fonctionnent jour et nuit avec leur combustible de corps, le bloc 31 est un endroit atypique, une bizarrerie. Ou plutôt, une anomalie. Un succès de Fredy Hirsch, qui a débuté comme simple instructeur de sports pour des groupes de jeunes et qui est maintenant un athlète effectuant à Auschwitz une course d'obstacles contre le plus gros rouleau-compresseur de vies de l'histoire de l'humanité. Il a réussi à convaincre les autorités allemandes du *lager* que le fait d'occuper les enfants dans un baraquement faciliterait le travail des parents de ce camp BIIb, appelé « camp familial » parce que, dans les autres, les enfants sont aussi rares que

les oiseaux. Il n'y a pas d'oiseaux à Auschwitz ; ils s'électrocutent sur les clôtures.

Le haut commandement du camp a consenti à la création d'un baraquement pour enfants, peut-être était-ce son intention dès le départ, mais à condition qu'il s'agisse d'un bloc d'activités ludiques : l'enseignement de la moindre matière scolaire y était strictement interdit.

Hirsch apparaît à la porte de sa chambre de *Blockältester*¹ du 31 et il n'a pas besoin de dire un seul mot aux assistants ni aux professeurs, qui ont les yeux rivés sur lui. Il acquiesce imperceptiblement de la tête. Son regard exprime son exigence. Il fait toujours ce qu'il doit faire et il attend que tout le monde agisse de même.

Les leçons s'arrêtent et se transforment en banales chansonnettes en allemand ou en jeux de devinettes afin de feindre que tout est en ordre lorsque les loups aryens pointeront le bout de leur regard blond. En général, la patrouille se compose de deux ou trois soldats qui entrent de façon routinière dans le baraquement mais en franchissent à peine la porte, ils restent là quelques secondes à observer les enfants, parfois même ils applaudissent une chanson ou caressent la tête d'un petit, puis ils reprennent aussitôt leur ronde.

Mais Jakopek ajoute à l'alerte habituelle :

— Inspection ! Inspection !

L'inspection, c'est autre chose. Il faut se mettre en formation, des fouilles ont lieu, les gardes interrogent parfois les plus petits pour tenter de leur soutirer des informations en profitant de leur naïveté. Ils n'en ont jamais rien obtenu. Les tout-petits comprennent bien mieux les choses que leurs frimousses barbouillées de morve ne le laisseraient croire.

Quelqu'un souffle : « Le Curé!... » Et un murmure de désespoir s'élève. C'est ainsi que l'on appelle un sous-officier

1. Prisonnier désigné par les SS pour être chef de bloc. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

SS (un *Oberscharführer*) qui marche en tenant toujours ses mains rentrées dans les manches de son uniforme à la façon d'un prêtre, mais sa seule religion connue est celle de la cruauté.

— Vite, vite, vite ! Toi, Juda, dis « Je vois, je vois... » !

— Et je vois quoi, monsieur Stein ?

— Ce que tu veux ! Dieu du ciel, mon garçon, ce que tu veux !

Deux professeurs lèvent des visages angoissés. Ils ont entre leurs mains une chose rigoureusement interdite à Auschwitz et peuvent être condamnés à mort si jamais on les découvre. Ces engins, tellement dangereux que leur possession justifie la peine maximale, ne tirent pas de projectile et ne sont pas non plus des objets pointus, coupants ou contondants. Ce que les implacables soldats du Reich redoutent tant, ce ne sont que des livres : de vieux ouvrages sans reliure, aux pages arrachées et presque en lambeaux. Mais les nazis les traquent, les chassent et les bannissent d'une façon qui tourne à l'obsession. Au cours de l'Histoire, tous les dictateurs, tyrans et répresseurs, qu'ils soient aryens, noirs, orientaux, arabes, slaves ou de n'importe quelle autre couleur de peau, qu'ils défendent la révolution du peuple, les privilèges des classes patriciennes, le mandat de Dieu ou la discipline sommaire des militaires, quelle que soit leur idéologie, tous ont eu un point commun : ils ont toujours traqué les livres avec acharnement. Les livres sont très dangereux, ils font réfléchir.

Les groupes sont à leur place et chantonnet en attendant l'arrivée des gardes, mais voilà qu'une jeune fille brise l'harmonie propre à un paisible baraquement de loisirs et se met tout à coup à courir entre les cercles de tabourets.

— Assieds-toi !

— Que fais-tu ? Tu es folle ? lui crie-t-on.

Un professeur tente de l'attraper par le bras pour l'arrêter, mais elle s'esquive et continue de courir tant bien que mal, alors qu'il lui faudrait rester immobile pour passer inaperçue.

Elle monte sur la cheminée horizontale d'un mètre de hauteur qui divise le baraquement en deux et saute de l'autre côté. Elle freine un peu trop tard et renverse un tabouret vide, qui roule avec fracas au point de faire taire un instant les activités.

— Maudite sois-tu ! Tu vas tous nous trahir ! lui crie madame Krizková, rouge de colère.

Les enfants, lorsqu'ils ne sont pas devant elle, l'appellent « madame Cou de Dindon ». Elle ne sait pas que c'est cette même jeune fille après laquelle elle crie qui a inventé ce surnom.

— Assieds-toi au fond avec les assistants, idiotie !

Mais elle ne s'arrête pas, elle poursuit sa course frénétique, étrangère à tous les regards de désapprobation. Beaucoup d'enfants observent, fascinés, sa façon de galoper sur ses jambes fines vêtues de hautes chaussettes en laine à rayures horizontales. C'est une fille très mince mais pas chétive, aux cheveux châtain mi-longs qui se balancent d'un côté puis de l'autre dans son zigzag vélocité entre les groupes. Dita Adlerova se déplace au milieu d'une centaine de personnes, mais elle court seule. Nous courons toujours seuls.

Elle arrive en serpentant jusqu'au centre du baraquement, où elle se fraie tant bien que mal un passage au milieu d'un groupe. Elle pousse brusquement un siège et une fillette roule au sol.

— Eh, pour qui tu te prends ! lui crie-t-elle à terre.

Avec stupéfaction, l'institutrice de Brno voit se planter devant elle la jeune bibliothécaire haletante. Trop pressée et essoufflée pour dire un mot, Dita lui arrache le livre des mains et l'institutrice se sent tout à coup légère. Quand, un instant après, elle réagit pour la remercier, Dita se trouve à plusieurs enjambées de là. Il ne reste plus que quelques secondes avant l'arrivée des nazis.

L'ingénieur Marody, qui a vu la manœuvre, l'attend en dehors du cercle. Il lui remet au vol le livre d'algèbre comme s'il lui passait le témoin d'une course de relais. Dita court

désespérément vers les assistants qui, au fond du baraquement, font mine de balayer le sol.

Elle est encore à mi-chemin quand elle remarque que les voix des groupes flanchent un instant, ployant comme la flamme d'une bougie à l'ouverture d'une fenêtre. Elle n'a pas besoin de se retourner pour savoir que la porte s'est ouverte et que les gardes SS font leur entrée. Elle se laisse brusquement choir et atterrit dans un groupe de filles de onze ans. Elle glisse les livres sous sa robe et croise les bras sur sa poitrine pour éviter qu'ils ne tombent. Les filles la regardent du coin de l'œil, amusées, tandis que l'institutrice, très anxieuse, leur indique du menton de continuer à chanter. À l'entrée du baraquement, après avoir observé pendant quelques secondes le panorama, les SS crient l'une de leurs paroles de prédilection :

— *Achtung!*

Le silence tombe. Les chansonnettes et le « je vois, je vois » s'arrêtent. Les mouvements se figent. Et cependant, au milieu du silence, on entend quelqu'un siffloter très clairement la cinquième symphonie de Beethoven. Le Curé est un sergent redoutable, mais même lui semble quelque peu tendu, car un individu encore plus sinistre l'accompagne aujourd'hui.

— Que Dieu nous vienne en aide, susurre l'institutrice.

La mère de Dita jouait du piano avant la guerre et elle reconnaît donc parfaitement Beethoven. Elle se rend compte qu'elle a déjà entendu cette façon si particulière de siffler les symphonies avec une précision de mélomane. C'était après avoir voyagé pendant trois jours, entassés dans un wagon de marchandises fermé, sans eau ni nourriture, en provenance du ghetto de Terezín, où ils avaient été déportés après leur expulsion de Prague et dans lequel ils avaient vécu pendant un an. Il faisait nuit quand ils sont arrivés à Auschwitz-Birkenau. Impossible d'oublier le bruit de ferraille de la porte métallique qui s'ouvrait. Impossible d'oublier la première bouffée de cet air glacé qui sentait la chair brûlée. Impossible d'oublier

l'éclat des lumières, intenses dans la nuit : la rampe de chemin de fer était éclairée comme un bloc opératoire. Puis les ordres, les coups de crosse contre la tôle du wagon, les tirs, les sifflets, les cris. Et au milieu de la confusion, cette symphonie de Beethoven impeccablement sifflée avec le calme le plus total par un capitaine, un Hauptsturmführer que les SS eux-mêmes regardaient avec terreur.

Ce jour-là, l'officier était passé près de Dita, et elle avait vu son uniforme impeccable, ses gants d'un blanc immaculé et la croix de fer sur le plastron de son uniforme ; une médaille qui ne se gagne qu'au combat. Il s'était arrêté devant un groupe de mères et d'enfants, et il avait donné à un petit une tape amicale de sa main gantée. Il avait même souri. Il avait désigné deux frères jumeaux de quatorze ans – Zdenek et Jirka –, et un caporal s'était empressé de les faire sortir du rang. Leur mère avait saisi le garde par le pan de son uniforme et elle s'était agenouillée en implorant de ne pas les emmener. Le capitaine était intervenu avec un calme absolu.

— Nulle part ils ne seront traités comme l'oncle Josef va les traiter.

Et d'une certaine façon, ce serait vrai. Personne dans tout Auschwitz ne touche à un seul cheveu des jumeaux que le docteur Josef Mengele collectionne pour ses expériences. Personne ne les traite comme il le fait dans ses macabres expérimentations génétiques visant à découvrir un moyen pour que les femmes allemandes mettent au monde des jumeaux et multiplier ainsi les naissances aryennes. La jeune fille revoit Mengele s'éloigner en tenant les enfants par la main, sans cesser de siffloter paisiblement.

Cette même symphonie qui résonne maintenant dans le bloc 31.

Mengele...

La porte de la chambre du responsable de bloc s'ouvre dans un léger miaulement, et le Blockältester Hirsch sort de son minuscule réduit en faisant mine de s'étonner poliment de la

visite des SS. Il fait claquer ses talons sur le sol pour saluer l'officier ; c'est une formule de respect par laquelle il reconnaît le rang du militaire, mais c'est aussi une façon d'adopter une attitude martiale, ni servile ni craintive. Mengele le regarde à peine, il suit ses pensées et continue de siffloter en gardant ses mains derrière son dos comme si rien de tout cela ne le concernait. Le sergent – le Curé, comme tout le monde l'appelle – scrute le baraquement de ses yeux presque transparents sans sortir les mains des manches de son uniforme posées sur sa poitrine, pas très loin de l'étui de son revolver.

Jakopek ne s'est pas trompé.

— Inspection, susurre l'Oberscharführer.

Les SS qui l'accompagnent répètent son ordre et l'amplifient jusqu'à en faire un cri qui perce les tympanes des prisonniers. Au milieu du groupe de filles, Dita tressaille, elle serre ses bras contre son corps et sent le crissement des livres contre ses côtes. S'ils découvrent ces livres sur elle, tout sera fini.

— Ce ne serait pas juste... murmure-t-elle.

Elle a quatorze ans et la vie devant elle, encore tout à faire. Rien n'a pu ne serait-ce que commencer. Les paroles que sa mère lui répète avec insistance depuis des années lorsque qu'elle se plaint de son sort lui reviennent en tête : « C'est la guerre, Edita... C'est la guerre. »

Elle était tellement jeune qu'elle ne se rappelle presque pas le monde avant la guerre. De même qu'elle cache des livres sous sa robe dans cet endroit où on lui a tout pris, elle conserve aussi dans sa tête un album de photographies composé de souvenirs. Elle ferme les yeux et tente de se remémorer le monde lorsque la peur n'existait pas.

Elle se revoit à l'âge de neuf ans, figée devant l'horloge astronomique de la place de l'hôtel de ville de Prague, au début de l'année 1939. Elle observait un peu à la dérobée le vieux squelette qui surveillait les toits de la ville de ses énormes orbites vides semblables à des poings obscurs.

À l'école, on leur avait raconté que cette grosse horloge était un dispositif mécanique inoffensif inventé par maître Hanus plus de cinq siècles auparavant. Mais la légende que racontaient ses grands-mères l'angoissait : le roi avait demandé à Hanus de construire l'horloge astronomique avec ses statuette qui défilaient à chaque heure pile, puis il avait ordonné à ses gens de lui crever les yeux afin qu'il ne puisse jamais reproduire une telle merveille pour un autre monarque. En guise de vengeance, l'horloger avait introduit sa main dans le mécanisme et l'avait rendu inutilisable. Lorsque les engrenages l'avaient sectionnée, la machinerie s'était coincée et personne n'avait pu la réparer pendant des années. La nuit, Dita rêvait parfois de cette main amputée sinuant de haut en bas entre les roues dentées du mécanisme. Le squelette avait agité sa clochette et le festival mécanique avait commencé : un défilé d'automates qui se déployait pour rappeler aux habitants de la ville que les minutes se bousculent fébrilement les unes les autres et que les heures s'en vont les unes après les autres, comme ces statuette qui, depuis des siècles, entrent et sortent à la hâte de cette boîte à musique gigantesque. Cependant, tenaillée par l'angoisse, Dita se rend compte aujourd'hui qu'à neuf ans, une fillette ne comprend pas encore ces choses-là et croit que le temps est une pâte épaisse, une mer immobile et poisseuse sur laquelle on n'avance pas. À cet âge-là, les horloges ne font peur que lorsqu'elles ont des squelette à côté de leurs cadrans.

Agrippée à ces vieux livres qui peuvent la conduire à la chambre à gaz, Dita revoit avec nostalgie la fillette heureuse qu'elle était. Lorsqu'elle accompagnait sa mère faire des courses dans le centre, elle adorait s'arrêter devant l'horloge astronomique de la place de l'hôtel de ville, mais pas pour voir le spectacle mécanique – en réalité, ce squelette l'inquiétait plus qu'elle ne voulait l'admettre –, mais pour s'amuser à épier du coin de l'œil les passants ébahis, pour beaucoup des étrangers de passage dans la capitale, qui observaient d'un air très

concentré l'apparition des automates. Elle contenait assez mal le rire qu'éveillaient en elle leurs mines étonnées et leur sourire bêta. Elle leur inventait des surnoms. Elle se rappelle avec une pointe de mélancolie que l'une de ses distractions favorites était de donner des surnoms à tout le monde, en particulier aux voisins et aux relations de ses parents. La hautaine madame Gottlieb, qui tenait toujours son cou bien droit pour se donner de l'importance, elle l'appelait « madame Girafe ». Et le tapisier chrétien de la boutique d'en bas, chauve et malingre, devenait en son for intérieur « monsieur Crâne de Quille ». Elle se revoit en train de poursuivre sur plusieurs mètres le tramway, qui agitait sa clochette en se balançant à l'angle de la place Staroměstské et se perdait en serpentant dans le quartier de Josefov, puis quand elle se mettait à courir vers le magasin de monsieur Ornest, où sa mère achetait le tissu pour lui confectionner ses manteaux et ses robes d'hiver. Elle n'a pas oublié à quel point elle aimait ce magasin, qui avait au-dessus de sa porte une enseigne lumineuse dont les bobines colorées s'allumaient l'une après l'autre jusqu'à arriver tout en haut et recommencer.

Si elle n'avait pas été une fillette galopant avec ce bonheur ingénu des enfants, peut-être aurait-elle remarqué, en passant à côté du kiosque du marchand de journaux, qu'il y avait une longue file d'acheteurs et que, dans la pile des exemplaires du *Lidové Noviny*, le titre, sur quatre colonnes et en grosses lettres démesurées, semblait crier en première page : « Le gouvernement négocie l'entrée de l'armée allemande dans Prague. »

Dita ouvre un instant les yeux et voit les SS fureter au fond du baraquement. Ils soulèvent même les dessins épinglés au mur à l'aide de clous fabriqués avec des pointes en fil de fer, pour voir si quelque chose se cache derrière. Personne ne parle, et le bruit des soldats effectuant la fouille s'entend nettement dans ce baraquement qui sent l'humidité et le moisi. La peur aussi. C'est l'odeur de la guerre. Des rares souvenirs qu'elle garde de son enfance, il lui revient à la mémoire que la paix

sentait bon le bouillon de poule épais qui mijotait toute la nuit du vendredi. Comment ne pas se rappeler le goût de l'agneau bien rôti, et celui des pâtisseries aux œufs et aux noix. Les longues journées d'école, et les après-midis passés à jouer à la marelle et à « un, deux, trois, soleil » avec Margit et d'autres camarades de classe qui s'estompent dans sa mémoire... Jusqu'à ce que tout parte à vau-l'eau.

Les changements n'avaient pas été soudains, mais progressifs. Toutefois, il y avait bien eu un jour où son enfance s'était refermée comme la caverne d'Ali Baba pour disparaître enterrée dans le sable. De ce jour-là, elle garde un souvenir net. Elle n'en connaît pas la date, mais c'était le 15 mars 1939. Prague s'était réveillée en tremblant.

Les larmes de verre du lustre du salon vibraient, mais Dita savait que ce n'était pas un tremblement de terre car personne ne courait ni ne s'affolait. Son père buvait la tasse de thé de son petit-déjeuner et lisait le journal en feignant l'indifférence.

Elle était partie pour l'école en compagnie de sa mère et la ville tressaillait. Elle avait commencé à entendre le bruit en se dirigeant vers la place Venceslas, où la trépidation du sol était tellement forte qu'elle chatouillait la plante des pieds. La rumeur sourde se faisait de plus en plus perceptible à mesure qu'elles approchaient, et Dita se sentait intriguée par l'étrange phénomène. En arrivant, elles n'avaient pas pu traverser la rue obstruée de gens, ni voir autre chose qu'une muraille de dos, de manteaux, de nuques et de chapeaux.

Sa mère s'était brusquement arrêtée. Son visage s'était tendu et elle avait vieilli d'un coup. Elle avait saisi la main de sa fille pour revenir en arrière et effectuer un détour par un autre chemin jusqu'à l'école, mais Dita n'avait pas pu résister à la curiosité et, d'une bourrade, elle s'était dégagée de la main qui la tenait. Comme elle était menue et mince, elle n'avait pas eu de mal à se faufiler dans cette masse de personnes agglutinées sur le trottoir pour aller se placer au premier rang, juste là où

les policiers de la ville formaient un cordon de leurs mains entrelacées.

Le bruit était assourdissant : l'un après l'autre, des side-cars gris passaient devant elle en transportant des soldats aux blousons de cuir reluisants et aux lunettes de motards pendues à leur cou. Leurs casques brillaient, ils sortaient tout droit des usines du centre de l'Allemagne, sans une égratignure encore, sans trace de batailles. Des chars de combat équipés d'énormes mitrailleuses venaient derrière et, à leur suite, des tanks tonitrueux, qui progressaient dans l'avenue avec la lenteur menaçante des éléphants.

Elle se rappelle avoir pensé que tous ces individus qui défilaient étaient des automates, comme ceux de l'horloge astronomique de l'hôtel de ville, et qu'au bout de quelques secondes une porte se refermerait derrière eux et qu'ils disparaîtraient. Et le tremblement cesserait. Cette fois cependant, ce n'étaient pas des automates qui formaient cette procession mécanique, mais des hommes. Avec les années, elle apprendrait que la différence entre les uns et les autres n'est pas toujours perceptible.

Elle n'avait que neuf ans, mais elle avait pris peur. Il n'y avait pas de fanfares, il n'y avait pas d'éclats de rire ni de tintamarre, il n'y avait pas de sifflets... C'était un défilé muet. Pourquoi ces hommes en uniforme étaient-ils là ? Pourquoi personne ne riait-il ? Tout à coup, ce défilé silencieux lui avait rappelé un cortège funèbre.

La poigne de fer de sa mère l'avait tirée hors de la foule. Elles s'étaient éloignées dans la direction opposée, et Prague était redevenue sous ses yeux la ville pétillante qu'elle connaissait. C'était comme se réveiller avec soulagement d'un mauvais rêve et voir que tout est revenu à sa place.

Mais le sol s'agitait encore sous ses pieds. La ville tremblait. Sa mère aussi tremblait. Elle la tirait désespérément par la main et, à petits pas pressés dans ses jolies chaussures vernies, essayait de laisser derrière elle le défilé et d'échapper à la griffe gigantesque de la guerre.

Dita soupire, agrippée à ses livres. Elle comprend avec tristesse que c'est ce jour-là, et non celui de ses premières menstruations, qu'elle a quitté l'enfance, parce qu'elle a alors cessé d'avoir peur des squelettes ou des vieilles histoires de mains fantômes, et qu'elle a commencé à craindre les hommes.

Les SS ont débuté l'inspection du baraquement en regardant à peine les prisonniers, pour ne s'occuper que des murs, du sol et des objets. Les Allemands sont des gens méthodiques : d'abord le contenant, ensuite le contenu. Le docteur Mengele se retourne pour parler avec Fredy Hirsch, qui est resté presque tout le temps au garde-à-vous, sans bouger d'un millimètre. Dita se demande de quoi ils parlent. Que peut lui raconter Hirsch pour que cet officier, que même les SS redoutent, reste planté à côté de lui sans faire un geste ni manifester la moindre réaction, mais apparemment attentif? Très peu de Juifs seraient capables de s'adresser avec autant d'assurance à cet homme que certains appellent le Docteur de la Mort, très peu pourraient lui parler sans que leur voix tremble ou que la nervosité de leurs gestes les trahisse. Mais à cette distance, Hirsch semble faire la conversation aussi naturellement que quelqu'un qui s'arrête dans la rue pour bavarder avec un voisin.

Certains disent que Hirsch est un homme sans peur. D'autres affirment qu'il s'attire les bonnes grâces des Allemands parce qu'il est lui-même allemand, et d'autres encore vont jusqu'à insinuer qu'il y a quelque chose de louche derrière ses airs impeccables.

Le Curé, qui dirige la perquisition, fait un geste que Dita n'arrive pas à déchiffrer. Si on leur ordonne de se lever et qu'ils doivent se mettre au garde-à-vous, comment va-t-elle tenir les livres et les empêcher de tomber ?

La première leçon que tout vétéran donne à un nouvel arrivant est qu'il faut toujours garder clairement à l'esprit son objectif : survivre. Survivre quelques heures de plus, et accumuler ainsi un jour de plus, qui additionné à d'autres pourra devenir une semaine de plus. Et ainsi de suite : ne jamais faire de grands projets, ne jamais avoir de grands objectifs, seulement survivre à chaque instant. Vivre est un verbe qui ne se conjugue qu'au présent.

C'est sa dernière chance de glisser sa main sous sa robe et de laisser en catimini les livres sous le tabouret vide qui se trouve à un mètre. Quand tout le monde se lèvera pour se mettre en formation et que les gardes les découvriront, ils ne pourront pas l'accuser ; le coupable, ce sera tout le monde et personne. Et ils ne pourront pas envoyer tout le monde à la chambre à gaz. Mais à coup sûr, ils fermeront le bloc 31. Dita se demande si cette fermeture serait véritablement importante. On lui a raconté que certains professeurs se sont rebellés au début : est-ce vraiment utile de faire étudier des enfants qui, probablement, ne sortiront jamais vivants d'Auschwitz ? Cela a-t-il un sens de leur parler des ours polaires ou de leur rebattre les oreilles avec les tables de multiplication au lieu de discuter avec eux des cheminées qui, à quelques mètres, expulsent la fumée noire des corps incinérés ? Hirsch les a convaincus avec son autorité et son enthousiasme. Il leur a dit que le bloc 31 serait une oasis pour les enfants.

Une oasis ou un mirage ? se demandent encore certains.

Le plus logique serait de se débarrasser des livres, lutter pour sa vie. Mais elle hésite.

Le sous-officier se met au garde-à-vous devant son supérieur et reçoit des ordres précis, qu'il transmet aussitôt d'une voix autoritaire :

— Debout ! Garde-à-vous !

Maintenant oui, l'agitation des personnes qui se lèvent commence. C'est l'instant de confusion dont elle a besoin pour sauver sa peau. Elle relâche la pression de ses bras et les livres glissent à l'intérieur de sa robe jusqu'à sa taille. Mais elle se remet aussitôt à les serrer contre son ventre et le fait avec une telle force qu'elle les sent craquer comme s'ils avaient des os. Chaque seconde compte ; plus elle tarde à s'en défaire, plus sa vie est en danger.

Les SS ordonnent d'une voix impérieuse de faire silence, et que personne ne bouge de sa place. Ce qui irrite le plus les Allemands, c'est le désordre. C'est une chose qui leur est insupportable. Au début, lorsqu'ils ont mis en marche la solution finale pour les races ennemies comme la race juive, les exécutions sanglantes ont provoqué le refus de nombreux officiers SS. Le fatras des corps morts enchevêtrés à ceux des agonisants, la tâche ardue d'achever les fusillés un par un, marcher dans le borborygme sanguinolent des chairs abattues, les mains des moribonds s'enroulant aux bottes comme des plantes grimpantes, tout cela leur était difficilement supportable. Depuis qu'ils ont trouvé la formule pour exterminer les Juifs avec efficacité et sans créer de situations de chaos dans des centres tels qu'Auschwitz, le crime de masse dicté depuis Berlin a cessé d'être un problème. C'est devenu pour eux une routine supplémentaire découlant de la guerre.

Les professeurs et les élèves se mettent debout devant Dita, et les SS ne peuvent plus la voir. Elle glisse sa main droite sous sa blouse et saisit le traité de géométrie. Elle sent la rugosité de ses pages et parcourt avec son doigt les sillons de gomme arabe sur son dos arraché. Elle s'aperçoit en le touchant que le dos dénudé d'un livre est un champ labouré.

Alors elle ferme les yeux et serre très fort les livres. Elle sait ce qu'elle a su dès le départ : qu'elle ne va pas le faire. Elle est la bibliothécaire du bloc 31. Elle ne va pas décevoir Fredy Hirsch car c'est elle-même qui lui a demandé, qui a presque

exigé de lui qu'il lui accorde sa confiance. Et il l'a fait, il lui a montré les huit exemplaires clandestins et il lui a dit : « Voilà ta bibliothèque. »

Elle finit par se lever avec précaution. Elle garde un bras fermement croisé sur sa poitrine pour soutenir les livres et qu'ils ne tombent pas bruyamment par terre. Elle se place au centre du groupe de filles, qui la cachent un peu, mais elle est plus grande et sa posture suspecte est trop évidente.

Avant de débiter l'inspection des prisonniers, le sergent donne des ordres et deux SS disparaissent dans la chambre du chef de bloc. Dita pense aux autres livres cachés dans la chambre de Hirsch et comprend que le Blockältester court à présent un grand danger. S'ils les découvrent, tout sera fini pour lui. Cependant, la cachette lui semble sûre. La chambre possède un sol en planches et l'une d'elles, dans un coin, peut s'enlever et se remettre. Dessous, la terre a été creusée juste ce qu'il faut pour créer une cavité où déposer la petite bibliothèque. Les livres rentrent avec une exactitude tellement millimétrique que même si la planche est foulée ou frappée avec la jointure des doigts, elle ne sonne pas creux et rien ne laisse soupçonner qu'il y a une minuscule cachette en dessous.

Dita n'est la bibliothécaire que depuis quelques jours, mais cela semble faire des semaines ou des mois. À Auschwitz, le temps ne court pas, il se traîne. Il tourne à une vitesse infiniment plus lente que dans le reste du monde. Quelques jours à Auschwitz changent un novice en vétéran. Ils peuvent aussi transformer un jeune en vieillard, ou une personne robuste en un être décrépité.

Pendant que les Allemands passent l'intérieur de la chambre au crible, Hirsch ne bouge pas d'un cil. Mengele, les mains dans le dos, s'éloigne de quelques pas en sifflant des mesures de Liszt. Deux SS attendent devant la chambre que les autres aient fini la perquisition et se détendent déjà, rejetant leur tête en arrière dans une attitude paresseuse. Hirsch reste droit comme le mât d'un drapeau. C'est un drapeau. Plus les soldats

négligent leur posture, plus il raidit la sienne. Il ne va pas laisser passer la plus petite occasion de démontrer par n'importe quel moyen, aussi infime soit-il, la résistance d'un Juif. Il est convaincu qu'ils sont beaucoup plus forts que les nazis, c'est pour cette raison que ces derniers les craignent. C'est pour cette raison qu'ils veulent les exterminer. Ils ne les ont soumis que parce qu'ils n'ont pas d'armée à eux, mais Hirsch a la conviction que c'est une erreur qu'ils ne commettront plus. Il n'en doute pas un seul instant : quand tout ceci sera terminé, ils créeront une armée et ce sera la plus dure parmi les dures.

Les deux SS sortent de la chambre ; le Curé tient des feuilles de papier dans sa main. Apparemment, c'est tout ce qu'ils ont trouvé de suspect. Mengele les examine sommairement et les rend au sous-officier avec dédain, en les laissant presque retomber sur lui. Ce sont les rapports que le chef de baraquement rédige sur le fonctionnement du bloc 31 pour le commandement du *lager*. Mengele les connaît parfaitement puisque c'est pour lui qu'il les écrit.

Le Curé remet les mains dans les manches quelque peu élargies de son uniforme. Il donne ses ordres à voix basse, mais les gardes bondissent comme des ressorts et la partie de chasse est lancée. Ils avancent vers les détenus en assenant de violents coups de pied aux tabourets qui se trouvent sur leur chemin. La peur s'empare des enfants et des professeurs novices, qui laissent échapper des cris d'angoisse et des sanglots. Les vétérans s'inquiètent moins. Hirsch ne bouge pas d'un millimètre. Pas très loin, dans un coin, Mengele observe à distance.

Les vétérans savent qu'il ne s'agit pas d'un accès soudain de vandalisme, les nazis ne sont pas brusquement devenus fous et ils ne vont pas se mettre à tirer dans tous les sens avec leurs mitraillettes. C'est la routine de la guerre : donner des coups de pied aux sièges fait partie de la procédure. Crier, aussi. Et même flanquer un coup de crosse. Cela n'a rien de personnel. Renverser des tabourets est une façon de prévenir que,

l'instant d'après, ils peuvent se mettre à abattre des vies avec la même facilité. Tuer aussi, c'est une routine de la guerre.

En arrivant au premier groupe de détenus, la meute s'arrête net. Lorsque leur supérieur les rejoint, ils débent la vérification comme au ralenti. Ils s'interrompent à tout bout de champ pour scruter les prisonniers, en fouiller certains, tourner la tête en haut et en bas à la recherche d'ils ne savent trop quoi. Tout le monde fait mine de regarder droit devant, mais chacun se tourne à la dérobée vers le camarade qui est à ses côtés.

Les SS exigent de l'une des professeurs qu'elle sorte du rang. C'est une femme de grande taille qui enseigne les travaux manuels et réussit à faire faire de petits miracles aux enfants avec de vieux lacets, des bouts de bois, des cuillères cassées ou des tissus effilochés. Elle ne comprend pas ce qu'ils lui disent, elle ne distingue pas bien les mots, mais les soldats lui crient dessus, l'un d'eux la bouscule. Probablement sans raison. La professeure, grande et mince, ressemble à un jonc en passe de se briser dans un craquement sec. Finalement, une bourrade violente et un autre cri la renvoient à sa place dans le groupe.

Les gardes avancent à nouveau. Dita a le bras qui fatigue, mais elle serre encore plus fort les livres contre sa poitrine. Ils s'arrêtent au groupe d'à côté, à trois mètres d'elle. Le Curé hausse le menton et ordonne à un homme de sortir du rang.

C'est la première fois que Dita remarque le professeur Morgenstern, un homme à l'apparence inoffensive qui, d'après les plis de peau sous son menton, a dû être rondouillard autrefois. Il a des cheveux blancs frisés, un costume aux fines rayures serrées et des lunettes rondes devant ses yeux myopes de castor. Dita n'entend pas bien les paroles que le Curé lui adresse, mais elle voit le professeur Morgenstern lui tendre ses lunettes. L'Oberscharführer les prend et les examine ; aucun détenu n'est autorisé à conserver des objets personnels, mais on n'a pas dû considérer que des lunettes étaient pour un myope un accessoire somptueux. Le SS les examine quand même, comme s'il

ne savait pas qu'elles ne sont pas en or, qu'elles n'ont aucune valeur ni d'autre utilité que de permettre au vieil architecte d'y voir quelque chose. Le Curé lui tend ses lunettes pour les lui rendre, mais quand l'instituteur tend la main pour les prendre, l'autre les laisse tomber et elles s'écrasent sur un tabouret avant d'atteindre le sol.

— Maladroit ! Idiot ! lui crie le sous-officier.

Le professeur Morgenstern s'accroupit docilement pour ramasser ses lunettes cassées. Il va pour se relever quand tombent alors de sa poche quelques cocottes en papier froissées, et voilà qu'il doit s'accroupir à nouveau. Ce faisant, ses lunettes tombent encore. Le Curé observe sa maladresse avec une irritation à peine contenue. Il tourne les talons, agacé, et poursuit l'inspection.

En retrait, Mengele observe tout sans en perdre une miette. Les SS, avec leurs casquettes à tête de mort et leurs bottes qui écrasent tout, avancent très lentement, en fixant les détenus du regard avec une soif de violence qui fait briller leurs yeux d'avidité. Dita les sent arriver, elle n'ose même pas les regarder du coin de l'œil. Par malheur, ils s'arrêtent juste devant son groupe, et le Curé se plante en face d'elle à moins de quatre ou cinq pas. Dita voit les filles trembler devant elle comme des brins d'herbe. Quant à elle, sa transpiration s'est glacée dans son dos. Elle sait qu'il n'y a rien à faire : sa taille la fait dépasser des autres filles et elle est la seule à ne pas être au garde-à-vous avec les bras collés le long du corps. Sa position étrange – il est évident qu'elle est en train de tenir quelque chose avec son bras – la trahit. Impossible d'échapper à l'œil implacable du Curé, l'un de ces nazis abstèmes, comme Hitler, qui ne s'enivrent que de haine.

Elle a les yeux fixés droit devant, mais elle sent le regard du Curé la transpercer. La peur forme une boule dans sa gorge, l'air lui manque, elle étouffe. Elle entend une voix masculine et s'apprête déjà à sortir du centre du groupe.

Tout est fini...

Mais pas encore. Elle reste immobile car elle se rend compte que ce n'est pas la voix du Curé qui l'appelle, mais une autre beaucoup plus modeste. C'est la voix balbutiante du professeur Morgenstern.

— Excusez-moi, monsieur le sous-officier... Est-ce que vous m'autorisez à reprendre ma place dans le rang? Si cela vous semble bien, naturellement, dans le cas contraire je resterai là jusqu'à ce qu'on me l'ordonne. Je ne voudrais surtout pas vous causer le moindre dérangement...

Le Curé tourne la tête et effectue un geste furieux en direction de ce nabot insignifiant qui a osé s'adresser à lui sans avoir été autorisé à parler. Le vieux professeur a remis ses lunettes, qui ont un verre fendu, et, en dehors de la formation, il observe les SS avec un visage bêta d'une infinie bonté. Le Curé fait quelques pas vers lui et les gardes le suivent. Pour la première fois, il élève la voix :

— Espèce de vieux Juif stupide! Si tu n'es pas à ta place dans trois secondes, je te tire dessus!

— À vos ordres, comme vous l'exigez, répond le vieil homme avec docilité. Je vous prie de m'excuser, je ne cherchais pas à vous importuner, mais j'ai préféré demander avant de commettre peut-être un acte d'indiscipline qui aurait pu être contraire aux ordres, parce qu'il ne me plaît pas d'agir d'une manière inconvenante et mon souhait est de vous servir de la manière la plus correcte qu...

— Dans le rang, imbécile!

— Oui, monsieur. À vos ordres, monsieur. Excusez-moi encore une fois. Il n'était pas dans mon intention d'interrompre, précisément...

— Tais-toi avant que je te mette une balle dans la tête! crie le nazi, hors de lui.

Le professeur marche à reculons, en inclinant plusieurs fois la tête avec exagération, jusqu'à s'insérer dans son groupe. Le Curé ne s'est pas aperçu que ses gardes l'ont suivi et, en se retournant brusquement, plein de fureur, il leur rentre tout à

coup dedans. Une scène digne des comédies du cinématographe : les nazis se cognant les uns les autres comme des boules de billard. Certains enfants rient sous cape, et les professeurs, alarmés, leur donnent des coups de coude pour qu'ils gardent le silence.

Visiblement désarçonné, le sergent regarde en douce son supérieur, le ténébreux médecin-capitaine, qui reste là, les mains dans le dos, dans un coin sombre. Le Curé ne parvient pas à voir son visage, mais il imagine sa moue dédaigneuse. Rien ne provoque autant le mépris de Mengele que la médiocrité et l'incompétence.

Le sous-officier écarte ses hommes d'un geste irrité et reprend l'inspection. Il passe devant la rangée de Dita et celle-ci serre son bras engourdi. Ses dents aussi. Elle serre tout ce qu'elle peut serrer. Si elle le pouvait, elle serrerait jusqu'à ses oreilles. Mais comme le Curé est déconcentré et qu'il a l'impression d'avoir déjà examiné ce groupe, il passe au suivant. Il y a d'autres cris, d'autres bousculades, une fouille... puis le cortège s'éloigne lentement de son secteur.

La bibliothécaire reprend sa respiration, mais tant qu'ils n'auront pas disparu du baraquement le danger ne sera pas passé. Ce sont des serpents venimeux : ils peuvent se retourner quand vous vous y attendez le moins. Elle écrase les livres contre son corps et se réjouit, pour une fois, de ne pas avoir une poitrine volumineuse. Ses seins enfantins lui permettent d'y ajuster discrètement les livres. Elle a mal au bras de le garder si longtemps dans la même position. Elle ressent des picotements, mais elle n'ose pas bouger de crainte que les livres ne tombent au sol. Pour ne pas penser à la douleur, elle se remémore comment le hasard l'a conduite au bloc 31.

L'arrivée du convoi qui l'a amenée en décembre avait coïncidé avec les derniers préparatifs d'une représentation théâtrale de *Blanche-Neige et les sept nains*. Une façon de célébrer Hanoukka, la fête qui commémore la révolte des armées juives macabéennes contre les Grecs. Avant l'appel du matin,

sa mère était tombée sur une connaissance de Terezín, madame Turnovská, une marchande de fruits de Zlín. Une petite joie au milieu de toutes ces pénuries.

C'était cette femme sympathique, devenue veuve au début de la guerre, qui lui avait expliqué qu'elle avait entendu parler de l'existence d'un baraquement-école où se rendaient les enfants jusqu'à treize ans. Quand sa mère lui avait dit qu'Edita avait quatorze ans, madame Turnovská lui avait raconté que le directeur de l'école avait été prévoyant et qu'il avait convaincu les Allemands qu'il lui fallait un certain nombre d'assistants pour l'aider à maintenir l'ordre dans le baraquement. Il avait ainsi employé plusieurs jeunes de quatorze à seize ans.

— Là-bas, ils font l'appel à l'abri, ils ne sont pas sous la pluie et ils ne restent pas dans ce froid tous les matins. Ils ne sont pas obligés de travailler toute la journée. Même les rations de nourriture sont un peu mieux.

Madame Turnovská, qui savait tout, avait appris que Miriam Edelstein allait bientôt les rejoindre comme directrice adjointe de Fredy Hirsch.

— Miriam Edelstein dort dans mon baraquement, elle me connaît. Allons lui parler.

Elles étaient tombées sur celle-ci tandis qu'elle marchait d'un pas rapide dans la *lagerstrasse*, l'avenue principale du camp qui le traverse de part en part. Elle était débordée et de mauvaise humeur ; les choses n'allaient pas bien du tout pour elle depuis son transfert du ghetto de Terezín, où son mari Yakub avait été président du Conseil juif. Dès leur arrivée, il avait été séparé du groupe et enfermé avec les prisonniers politiques à Auschwitz I.

Madame Turnovská lui avait aussitôt vanté les mérites de Dita, comme si elle était en train de vendre des prunes, mais avant même qu'elle ait achevé sa litanie, Miriam Edelstein l'avait interrompue.

— Le quota d'assistants est complet et beaucoup de gens m'ont déjà demandé la même chose avant vous.

Et elle s'était remise à marcher à toute vitesse.

Mais alors qu'elle était sur le point de se perdre dans le marasme de la *lagerstrasse*, elle s'était arrêtée. Elle était revenue sur ses pas. Les trois femmes étaient tellement désappointées qu'elles n'avaient pas bougé d'un centimètre de l'endroit où elles se trouvaient.

— Vous dites que cette jeune fille parle parfaitement le tchèque et l'allemand, et qu'elle lit très bien ?

Le hasard avait voulu que meure ce matin-là le souffleur de la pièce de théâtre qui allait être représentée dans la soirée au bloc 31.

— Nous avons de toute urgence besoin d'un souffleur. Serait-elle capable de faire ça ?

Tous les regards étaient retombés sur Dita.

Bien sûr qu'elle pouvait le faire !

Cet après-midi-là, elle était entrée pour la première fois dans le bloc 31. En apparence, ce n'était qu'un baraquement ordinaire parmi les trente-deux qui composaient le camp BIIb, répartis en deux rangées de seize et séparés par la rue principale, la *lagerstrasse*, si tant est que ce bourbier puisse être appelé une rue. Une simple étable rectangulaire au sol de terre battue traversé par une cheminée en briques horizontale qui divisait l'espace en deux moitiés. Mais elle avait découvert que le bloc 31 présentait une différence fondamentale : au lieu des rangées de châlits triples où dormaient les prisonniers, il n'y avait que des tabourets ; et, à la place du bois pourri, c'étaient des dessins d'esquimaux et des nains de *Blanche-Neige* que l'on voyait aux murs.

On avait disposé les tabourets de façon à former un parterre de fortune, et il régnait un joyeux chaos d'allées et venues de volontaires occupés à transformer un baraquement misérable en théâtre. Les uns finissaient de placer les sièges, les autres apportaient et remportaient des tissus colorés, et un groupe répétait quelques paragraphes avec des enfants qui s'appliquaient à les mémoriser. Au fond du baraquement, les

assistants s'efforçaient d'imbriquer les matelas qui formaient une petite scène, et deux femmes d'un âge indéfinissable ajustaient les tissus verts qui allaient devenir la forêt de *Blanche-Neige*. À ce moment-là, Dita s'était souvenue du dernier livre qu'elle avait lu avant de quitter Prague : il s'intitulait *Chasseurs de microbes*, et son auteur, Paul de Kruif, expliquait les vies des grands chercheurs dont le domaine était les bactéries et les êtres microscopiques. Dans ce baraquement, elle se sentait un peu comme Koch, Grassi ou Pasteur regardant à travers une loupe le mouvement frénétique d'êtres minuscules qui gesticulaient vigoureusement dans un monde aux dimensions d'une goutte d'eau. Comme dans la plus petite tache de moisi, dans ce trou aussi, contre toute attente, la vie poursuivait obstinément son cours.

On lui avait préparé une petite cabine en face de la scène, faite de papier kraft peint en noir. Rubícheck, le metteur en scène, s'était approché d'elle et lui avait dit de faire attention à la petite Sarah, car lorsqu'elle devenait nerveuse les mots ne lui venaient plus en allemand et elle passait au tchèque sans s'en apercevoir. Une des conditions que les nazis avaient imposées pour autoriser la représentation était qu'elle devait se faire en allemand.

De la pièce de théâtre, elle se souvient de sa nervosité avant de commencer, du poids de la responsabilité dans un baraquement bondé de spectateurs et de la présence inquiétante, au premier rang, de certains officiers qui dirigeaient Auschwitz II, comme le commandant Schwarzhuber ou le docteur Mengele. Elle regardait à travers un trou dans le carton, et elle était surprise de les voir rire et applaudir. Ils semblaient enchantés par la représentation. Étaient-ce ces mêmes hommes qui envoyaient des milliers d'enfants à la mort tous les jours ? Oui, c'étaient bien eux.

De toutes les pièces de théâtre qui furent jouées dans le bloc 31, celle de *Blanche-Neige* de décembre 1943 resterait à

jamais gravée dans la mémoire de ceux qui y assistèrent et qui vécurent ensuite pour la raconter.

Au début de la pièce, le miroir magique qui devait dire à la marâtre qui était la plus belle du royaume se mit à bégayer.

— La plus belle c'est t-t-t-t-toi, ma r-r-r-r-reine...

Le parterre fut parcouru d'éclats de rire. On crut que c'était une blague qui faisait partie du scénario. Dita transpirait dans sa coquille en papier. Le bégaiement ne provenait pas du texte mais des nerfs du garçon ; cependant la moindre étincelle d'humour était accueillie avec joie car, à Auschwitz, les rires étaient encore plus rares que le pain. Et ils avaient désespérément besoin de rire.

Quand Blanche-Neige fut abandonnée dans la forêt, les fous rires cessèrent. Une fillette au regard triste l'interprétait. Ses cernes maquillés de rouge accentuaient sa mine désemparée. Elle avait l'air tellement fragile, errant perdue dans la forêt, appelant à l'aide de sa voix fluette, que Dita sentit un nœud dans sa poitrine en se reconnaissant tout aussi démunie dans ce coin reculé de Pologne, égarée dans une forêt hostile remplie de loups en uniforme.

Les rires sporadiques causés par les oublis de certaines phrases ou par le bégaiement du chasseur qui abandonne Blanche-Neige à son sort dans la forêt (ce maladroit avait failli tomber de la scène la tête la première, se souvient Dita) s'arrêtèrent d'un coup lorsque la petite Blanche-Neige se mit à chanter. Ceux qui n'avaient pas compris pourquoi, alors que l'on pouvait choisir parmi des dizaines d'enfants, on avait pris pour ce rôle une fillette aussi menue et aussi pâle, au visage d'ancienne poupée en porcelaine, eurent alors leur réponse. Sa voix était merveilleuse et les chansons sirupeuses, tirées du film de Walt Disney, prenaient une telle intensité, sans autre accompagnement musical que le timbre de ses cordes vocales, que beaucoup sentirent se desserrer les boulons de leurs défenses émotionnelles. Quand les individus sont entassés, marqués et sacrifiés comme des animaux, ils en viennent à

croire qu'ils sont du bétail. Rire et pleurer leur rappelle qu'ils sont encore des êtres humains.

Le prince sauveur était enfin apparu sous les applaudissements, très grand par rapport aux autres acteurs, large d'épaules et aux cheveux humides peignés vers l'arrière comme s'il avait mis de la gomina : Fredy Hirsch en personne. Blanche-Neige s'était réveillée grâce au plus vieux remède du monde, et la pièce s'était achevée sur une énorme ovation du public. Même l'impassible docteur Mengele applaudissait, sans retirer toutefois ses gants blancs.

Ce même docteur Mengele qui reste là, dans un coin du bloc 31, à radiographier ce qu'il s'y passe, les mains dans le dos comme si rien ne le concernait vraiment. Le Curé dirige son cortège funèbre de soldats vers le fond du baraquement en donnant des coups de pied dans les tabourets et en jouant avec les nerfs, et il fait sortir du rang quelques détenus, davantage pour les harceler que pour les fouiller. Par chance, ils s'éloignent et n'ont trouvé aucune excuse pour arrêter quelqu'un, du moins pour le moment.

Les nazis achèvent de passer en revue le baraquement. Ils arrivent au bout. Le sergent se retourne vers le médecin-capitaine, mais celui-ci n'est plus là, il s'est volatilisé. Les gardes devraient être contents de ne pas être tombés dans leur inspection sur des tunnels secrets, des armes ou toute autre chose contraire au règlement. Cependant, ils sont en colère de n'avoir rien à punir. Ils lancent quelques cris en guise de bouquet final, bousculent violemment un pauvre garçon qui travaille comme assistant, lancent des menaces de mort et s'en vont par la porte de derrière. Pour cette fois, les loups se sont contentés de remuer le feuillage avec leur gueule. Ils sont partis, mais ils reviendront.

Lorsque la porte se referme derrière eux, il y a un murmure de soulagement. Fredy Hirsch porte à ses lèvres le sifflet qu'il a toujours autour du cou et siffle avec fermeté pour ordonner de rompre les rangs. Dita a le bras tellement perclus qu'elle ne

peut presque pas l'écarter de son corps. Il est tellement endolori que les larmes lui montent aux yeux, mais le soulagement qu'elle éprouve au départ des nazis est si grand qu'elle pleure et qu'elle rit.

Une certaine électricité nerveuse s'est emparée des gens. Les professeurs ont envie de parler, de raconter leurs sensations, de s'expliquer les uns aux autres ce qu'ils viennent tous de voir. Les enfants profitent de ce moment pour galoper et se défouler. Dita voit venir en face d'elle la professeure Krizková. Elle avance vers elle en ligne droite, comme un rhinocéros. La peau qui pendouille sous son menton comme le cou des dindons s'agite lorsqu'elle marche. Elle se plante à moins d'un centimètre d'elle.

— Est-ce que tu as perdu la tête, ma petite ? Tu ne sais pas que, quand l'ordre est donné, tu dois te mettre à ta place dans le coin des assistants au lieu de courir comme une folle ? Tu ne comprends pas qu'ils peuvent t'arrêter et te tuer ? Tu ne comprends pas qu'ils peuvent tous nous tuer ?

— J'ai fait ce que je croyais le mieux...

— Ce que tu croyais... Et qui es-tu pour changer les règles qui ont été décidées à l'unanimité ? Est-ce que tu crois tout savoir ?

Le visage de la professeure se froisse jusqu'à se briser en un millier de plis.

— Je suis désolée, madame Krizková...

Dita serre les poings pour que les larmes ne roulent pas sur ses joues. Elle ne va pas lui faire ce plaisir.

— J'informerai de ce que tu as fait...

— Ce ne sera pas nécessaire.

C'est une voix très masculine, posée et ferme à la fois, qui parle en tchèque avec un fort accent allemand. En se retournant, elles voient Hirsch, parfaitement rasé et recoiffé.

— Madame Krizková, les leçons ne sont pas encore terminées. Vous devriez aller vous occuper de votre groupe, qui est assez dissipé.

La professeure se vante tout le temps d'avoir, grâce à sa rectitude, le groupe de filles le plus discipliné et studieux de tout le bloc 31. Elle ne dit rien, mais elle regarde un instant le chef du baraquement d'un air furieux. Elle fait demi-tour et, bien droite, la tête haute, repart très dignement et de mauvaise humeur vers ses élèves. Dita soupire, soulagée.

— Merci, monsieur Hirsch.

— Appelle-moi Fredy...

— Je regrette d'avoir enfreint les ordres.

Hirsch sourit.

— Le bon soldat est celui qui n'a pas besoin d'attendre de recevoir des ordres car il sait toujours où est son devoir.

Avant de repartir, il se retourne un instant vers elle et regarde les livres qu'elle tient contre sa poitrine.

— Je suis fier de toi, Dita. Que Dieu te bénisse.

En le voyant s'en aller de son pas énergique, elle repense au soir de la représentation de *Blanche-Neige*. Pendant que les assistants démontaient la scène, elle était sortie de sa cachette de souffleuse et s'était dirigée vers la sortie, persuadée qu'elle ne remettrait sans doute plus les pieds dans ce baraquement capable de se transformer en théâtre. Mais une voix vaguement familière l'avait arrêtée.

— Jeune fille...

Fredy Hirsch avait encore sur le visage son maquillage blanc à la craie. Dita avait trouvé surprenant qu'il se souvienne d'elle. Au ghetto de Terezín, Hirsch était le responsable du Bureau de la Jeunesse, mais elle ne l'avait aperçu en coup de vent que deux ou trois fois lorsqu'elle aidait la bibliothécaire à pousser son chariot de livres entre les bâtiments de la ville-prison.

— Ton arrivée au camp est providentielle, avait-il dit.

— Providentielle ?

— Absolument !

Il lui avait fait un geste pour qu'elle le suive derrière la scène, où il ne restait plus personne. De près, les yeux de Hirsch

possédaient un étrange mélange de douceur et d'insolence, et ses paroles en tchèque avaient un fort accent allemand.

— Il me faut de toute urgence une bibliothécaire pour notre bloc pour enfants.

Dita était restée abasourdie. Elle n'était qu'une enfant de quatorze ans qui se mettait parfois un peu sur la pointe des pieds pour avoir l'air plus grande.

— Excusez-moi, monsieur, je crois qu'il y a un malentendu. La bibliothécaire, c'était mademoiselle Sittigová. Moi, je l'aidais juste de temps en temps à transporter les livres d'un endroit à l'autre.

Le directeur du bloc 31 souriait de cette façon bien à lui, si particulière, aimable et avec une pointe de condescendance.

— Je t'ai aperçue plusieurs fois. Tu poussais le chariot des livres.

— Oui, parce qu'il était trop lourd pour elle et qu'il roulait mal sur les pavés. Mais c'est tout.

— Tu poussais le chariot. Tu aurais pu passer l'après-midi allongée sur ton lit, ou à te promener avec tes amis ou encore à t'occuper de tes affaires. Mais au lieu de ça, tu poussais le chariot pour que les gens aient des livres.

Elle le regardait avec perplexité, mais les paroles de Hirsch n'admettaient aucune réplique. Il ne dirigeait pas un baraquement, il dirigeait une armée. Tout comme le général d'une révolution populaire qui se dresse en armes contre une troupe d'envahisseurs et désigne un paysan auquel il dit : « Toi, tu seras colonel », il avait ce soir-là désigné Dita avec la même solennité dans ce baraquement délabré et il lui avait dit : « Toi, tu seras notre bibliothécaire. »

Toutefois il avait également ajouté :

— Mais c'est dangereux. Très dangereux. Ici, manipuler des livres n'est pas un jeu. Si les SS découvrent quelqu'un avec des livres, ils l'exécuteront.

En disant cela, il avait levé le pouce et tendu l'index. Il avait visé le front de Dita avec ce pistolet imaginaire. Elle aurait

voulu ne pas paraître impressionnée, mais elle sentait monter sa nervosité face à cette responsabilité inattendue.

— Comptez sur moi.

— C'est un grand risque.

— Je m'en fiche complètement.

— Ils pourraient te tuer.

— Je m'en moque.

Dita s'efforçait de donner de la fermeté à ses paroles, mais elle n'y arrivait pas. Elle ne réussissait pas non plus à contrôler le tremblement de ses jambes, qui la faisaient vibrer tout entière. Le chef de bloc observait le dansotement de ces bielles folles qu'étaient ses jambes fines enveloppées de hautes chaussettes en laine.

— Pour s'occuper de la bibliothèque, il faut quelqu'un de courageux...

Dita avait rougi car ses jambes n'arrêtaient pas de trembler. Plus elle voulait les arrêter, plus elles s'agitaient. Et voilà que ses mains tremblaient aussi, en partie à la pensée des nazis, et en partie de peur que le directeur ne pense qu'elle avait peur et ne l'accepte pas. La peur de la peur, c'est comme dévaler une pente en courant.

— Donc... vous ne voulez pas de moi ?

— Tu me sembles être une fille très courageuse.

— Mais je tremble ! avait-elle répondu, dévastée.

Alors Hirsch avait de nouveau souri de cette façon bien à lui, comme s'il observait les difficultés du monde depuis un fauteuil confortable.

— Et c'est pour cette raison que tu es courageuse. Les courageux ne sont pas ceux qui n'ont pas peur. Ceux-là, ce sont les téméraires, ceux qui ignorent le risque et se mettent en péril sans être conscients des conséquences. Quelqu'un qui n'est pas conscient du danger peut faire courir un risque à tous ceux qui sont à ses côtés. C'est le genre de personne que je ne veux pas dans mon équipe. Ceux dont j'ai besoin, ce sont ceux qui

tremblent mais qui ne cèdent pas, ceux qui sont conscients de ce qu'ils risquent et qui continuent malgré tout.

En l'écoutant, Dita avait senti le tremblement de ses jambes diminuer.

— Les courageux sont ceux qui sont capables de surmonter leur peur. Tu es de ceux-là. Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Edita Adlerova, monsieur Hirsch.

— Bienvenue au bloc 31, Edita. Que Dieu te bénisse. S'il te plaît, appelle-moi Fredy.

Elle se souvient nettement qu'au soir de la représentation ils avaient discrètement laissé tout le monde s'en aller. Puis Dita était entrée dans la chambre de Fredy Hirsch, un rectangle étroit meublé d'une paillasse et de deux vieilles chaises. C'était plein à craquer de paquets ouverts, de récipients vides, de papiers estampillés de sceaux officiels, de chutes de tissu en trop du décor de *Blanche-Neige*, de quelques gamelles cabossées et de vêtements à lui, peu nombreux mais parfaitement pliés.

Quand Hirsch avait demandé à ce que l'alimentation extrêmement pauvre des enfants soit améliorée, le docteur Mengele avait ordonné avec une indulgence surprenante que les paquets envoyés aux détenus décédés par leurs familles soient portés au bloc 31. Les admissions au baraquement médical étaient fréquentes, et les décès quotidiens. Sur les cinq mille sept déportés qui étaient arrivés en septembre, près de mille étaient morts à la fin décembre. Outre les maladies respiratoires, comme les bronchites et les pneumonies, il y avait l'érysipèle et la jaunisse, aggravées par la malnutrition et le manque d'hygiène. Après être passés par les mains des SS, les paquets orphelins arrivaient tellement saccagés au bloc 31 qu'ils ne contenaient certains jours que des miettes et des emballages vides. Parfois, cependant, il y avait quelques biscuits, un bout de charcuterie, un peu de sucre... C'était un précieux complément à l'alimentation des enfants, et cela servait à organiser des concours et des

festivals dont le prix était une moitié d'oignon, une once de chocolat ou une pincée de semoule.

Hirsch lui avait raconté une chose qui l'avait laissée bouche bée : ils possédaient une bibliothèque sur jambes. Plusieurs professeurs qui connaissaient à fond une œuvre littéraire étaient devenus des personnes-livres. Ils tournaient dans les différents groupes pour raconter aux enfants les histoires qu'ils connaissaient pratiquement par cœur.

— Magda est très bonne avec *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson*, et les enfants se régalaient lorsqu'elle les fait s'imaginer en train de voler agrippés aux oies dans le ciel de Suède. Shasehk explique très bien les histoires d'Indiens et les aventures de l'Ouest. Dezo Kovak sait narrer les récits des patriarches dans le moindre détail, on dirait presque une Bible parlante.

Mais Fredy Hirsch n'allait pas s'en contenter. Il lui avait raconté que les livres étaient arrivés l'un après l'autre dans le camp, clandestinement. Un charpentier polonais appelé Mietek en avait apporté trois, et un électricien slovaque deux autres. Ces détenus se déplaçaient avec une plus grande liberté entre les camps car ils étaient employés à des tâches de maintenance. De l'énorme hangar où allaient atterrir les objets réquisitionnés aux prisonniers à leur arrivée à Auschwitz, que l'on appelait le Canada, ils avaient réussi à rapporter quelques livres, que Hirsch leur avait payés grâce aux provisions des paquets qu'il avait à sa disposition.

Dita allait devenir l'assistante chargée de contrôler à quel professeur les livres étaient prêtés, et de les ramasser à la fin des cours pour les remettre dans leur cachette au terme de la journée.

La chambre était pleine à craquer, mais pas désordonnée. Il y avait, au cas où, un désordre méticuleusement calculé par Hirsch lui-même et qui lui permettait de dissimuler certaines choses qui ne devaient pas rester à la vue. Le chef de bloc s'était dirigé vers un coin où s'empilaient des chutes de tissu et les

avait écartées. Il avait retiré une planche et les livres avaient commencé à surgir. Dita n'avait pu contenir sa joie et avait applaudi comme s'il s'agissait d'un numéro de prestidigitation.

— Voilà ta bibliothèque. Ce n'est pas grand-chose, avait-il dit en la regardant du coin de l'œil pour voir l'effet produit sur elle.

Ce n'était pas une grande bibliothèque. En réalité, elle était constituée de huit livres, et certains en mauvais état. Mais c'étaient des livres. Dans cet endroit obscur où l'humanité avait atteint sa propre noirceur, la présence de livres était un vestige d'époques moins lugubres, plus douces, où les mots avaient plus de force que les mitraillettes. Un temps révolu. Dita avait pris un par un les volumes entre ses mains avec la même délicatesse qu'une personne qui berce un nouveau-né.

Le premier était un atlas sans reliure auquel il manquait des pages et qui montrait une Europe aux pays cloisonnés et aux empires qui avaient cessé d'exister depuis quelque temps. L'éclat de ses cartes politiques aux mosaïques de couleurs vives – le rouge vermillon, des verts brillants, l'orange, le bleu marine – contrastait avec la grisaille qui entourait Dita, caractérisée par le ton marron foncé de la boue, l'ocre fatigué des baraquements, le gris du ciel voilé de cendres. Elle s'était mise à feuilleter l'atlas et c'était comme si elle volait au-dessus du monde : elle traversait les océans, doublait des caps aux noms exotiques – Bonne-Espérance, Horn, la pointe de Tarifa –, survolait des montagnes, sautait au-dessus de détroits qui semblaient se toucher – comme celui de Béring, de Gibraltar ou de Panamá – naviguait avec son doigt sur le Danube, la Volga, puis sur le Nil. Faire tenir tous ces millions de kilomètres carrés de mers, de forêts, toutes les cordillères de la Terre, toutes les rivières, toutes les villes et tous les pays dans un espace aussi minuscule était un miracle seulement à la portée d'un livre.

Fredy Hirsch l'observait en silence, réjoui par son regard fasciné et sa bouche ouverte tandis qu'elle feuilletait l'atlas. S'il avait eu encore un doute quant à la responsabilité qu'il confiait

à cette petite Tchèque, il s'était dissipé en cet instant. Il avait su qu'Edita s'occuperait soigneusement de la bibliothèque. Elle avait ce lien qui unit certaines personnes aux livres. Une complicité que lui-même ne possédait pas, trop actif pour se laisser absorber par des lignes imprimées sur du papier. Fredy préférait l'action, l'exercice, les chansons, les discours... Mais il avait compris que Dita avait cette empathie qui fait que, pour certaines personnes, et pour elles seules, une poignée de pages se transforment en un monde entier.

Le *Traité élémentaire de géométrie* était un peu mieux conservé et étalait sur ses pages une autre géographie : un paysage fait de triangles isocèles, d'octogones et de cylindres, des suites de nombres bien alignés, des exercices d'arithmétique, des ensembles semblables à des nuages et des parallélogrammes qui avaient des airs de cellules mystérieuses.

Le troisième livre lui avait fait ouvrir des yeux ronds. C'était la *Brève histoire du monde*, de H.G. Wells. Un livre peuplé d'hommes primitifs, d'Égyptiens, de Romains, de Mayas, de civilisations qui avaient formé des empires et s'étaient effondrées pour que d'autres surgissent à leur tour.

Le quatrième titre était une *Grammaire russe*. Dita n'y comprenait rien, mais elle aimait ces lettres énigmatiques qui semblaient faites pour narrer des légendes. Maintenant que l'Allemagne était aussi en guerre contre la Russie, les Russes étaient leurs amis. Dita avait entendu dire qu'il y avait beaucoup de prisonniers de guerre russes à Auschwitz et que les nazis faisaient preuve avec eux d'une extrême cruauté. Elle ne se trompait pas.

Un autre livre était un roman en français très détérioré auquel il manquait des pages et qui avait des taches d'humidité. Dita ne comprenait pas le français, mais elle s'était dit qu'elle trouverait bien un moyen de déchiffrer le secret de son histoire. Il y avait aussi un traité intitulé *Nouveaux Chemins de la thérapie psychanalytique*, d'un professeur dénommé Freud. Puis un autre roman en russe qui n'avait pas de couverture. Et

le huitième livre était un roman en tchèque dans un piteux état, une simple liasse de feuillets fragilement maintenus par quelques coutures dans le dos. Avant qu'elle puisse le prendre entre ses mains, Fredy Hirsch s'en était emparé. Elle l'avait regardé avec une expression de bibliothécaire contrariée. Elle aurait aimé avoir des lunettes en écaille pour le regarder par-dessus, comme le faisaient les bibliothécaires sérieuses.

— Celui-ci est très abîmé. On ne s'en sert pas.

— Je le réparerai.

— Et puis... ce n'est pas un livre dont la lecture convient à des mineurs. Et encore moins à des jeunes filles.

Dita avait fait les gros yeux pour manifester son irritation.

— Avec tout mon respect, monsieur Hirsch, j'ai quatorze ans. Vous croyez vraiment qu'après avoir vu tous les jours la marmite du petit-déjeuner croiser la charrette des morts et observé ces dizaines de personnes qui entrent dans les chambres à gaz du bout du *lager*, je vais être impressionnée par ce que je pourrais lire dans un roman ?

Hirsch l'avait dévisagée, surpris. Et il n'était pas facile de le surprendre. Il lui avait expliqué qu'il s'agissait des *Aventures du brave soldat Švejk*, qu'il avait été écrit par un alcoolique blasphémateur appelé Jaroslav Hašek, qu'il contenait des opinions scandaleuses sur la politique et la religion, et des situations d'une morale plus que douteuse, très peu appropriées pour son âge. Cependant, Hirsch lui-même s'était rendu compte qu'il essayait de se persuader sans grande conviction, et que cette jeune fille aux yeux d'un bleu verdâtre le regardait avec une intense détermination. Hirsch s'était frotté le menton comme s'il avait voulu y effacer la barbe poussée pendant la journée. Il avait soupiré. Il s'était recoiffé les cheveux en arrière et il avait finalement accepté. Il lui avait également confié ce livre détérioré.

Dita regardait les livres, mais plus encore elle les caressait. Ils étaient écornés et déchirés, usés, ocellés de ronds bruns d'humidité, certains mutilés... mais c'était un trésor.

Leur fragilité les rendait encore plus précieux. Elle comprenait qu'elle devait soigner ces livres comme des vieilles personnes ayant survécu à une catastrophe, car ils avaient une importance cruciale : sans eux, le savoir de siècles de civilisation pouvait se perdre. La technique géographique, qui nous permettait de connaître la forme du monde ; l'art de la littérature, qui multipliait la vie d'un lecteur par des douzaines d'autres ; le progrès scientifique que signifiaient les mathématiques ; l'histoire, qui nous rappelait d'où nous venions et nous aiderait peut-être à décider vers où aller ; la grammaire, qui permettait de tisser les liens de la communication entre les gens... Plus qu'une bibliothèque, Dita était devenue ce jour-là une infirmière de livres.

Dita avale tout doucement l'éternelle soupe de navets parce qu'on dit qu'ainsi, elle tient mieux au corps. Mais, même en l'aspirant du bout des lèvres, ce brouet n'enlève pas la faim, il la trompe à peine. Par petits groupes, entre deux cuillerées, les professeurs commentent l'intervention peu subtile de cet étourdi de professeur Morgenstern.

— C'est un homme très bizarre, tantôt il parle beaucoup et tantôt il n'adresse la parole à personne.

— Il vaut mieux qu'il ne parle pas. Il ne dit que des sottises. Il est gaga.

— Cette façon d'incliner servilement la tête devant le Curé était pitoyable.

— On ne peut pas dire que ce soit un héros de la résistance.

— Je ne sais pas pourquoi Hirsch autorise cet homme à faire cours aux enfants. Il a un grain.

Dita écoute à une certaine distance et elle a de la peine pour cet homme âgé qui lui rappelle un peu son grand-père. Elle le voit assis sur un tabouret au fond du baraquement, en train de manger tout seul, et même de parler tout seul, portant sa cuillère à sa bouche dans un geste empreint de cérémonie, le petit doigt levé avec un raffinement déplacé dans cette étable, comme s'il partageait la table et le couvert dans un hôtel particulier, entouré d'aristocrates.

Comme d'habitude, ils consacrent l'après-midi à des jeux et des activités sportives pour les enfants, mais elle a hâte que la journée se termine et qu'ils effectuent l'appel de fin d'après-midi pour aller vite voir ses parents. Dans le camp familial, les nouvelles courent de baraquement en baraquement et, à force de rebondir, elles se cabossent et se déforment.

Dès qu'elle le peut, elle sort à toute vitesse pour aller rassurer sa mère, qui doit déjà être au courant de la perquisition du bloc 31 ; seul Dieu sait ce que les autres ont pu lui raconter. Alors qu'elle remonte la *lagerstrasse*, son amie Margit vient à sa rencontre.

— Ditinka, il paraît que vous avez eu une inspection au 31 ?

— C'était ce salaud de Curé.

— Faut vraiment que tu sortes des insultes à tout bout de champ ? demande Margit, puis elle laisse échapper un petit rire.

— « Salaud » n'est pas une insulte, c'est la vérité. Il me dégoûte ! Comment une chose peut-elle être la vérité et, en même temps, une insulte ?

— Ils ont trouvé quelque chose ? Arrêté quelqu'un ?

— Rien du tout, et d'abord... il n'y a rien à trouver, rétorque Dita en lui lançant un petit clin d'œil. Il y avait aussi Mengele.

— Le docteur Mengele ? Mon Dieu ! Vous avez vraiment eu de la chance. On raconte des choses horribles sur cet homme. Il est fou. Pour que les gens aient les yeux bleus, il a essayé d'injecter de l'encre bleue dans les pupilles de trente-six enfants. C'est horrible, Ditinka. Certains sont morts d'une infection et d'autres sont devenus aveugles.

Toutes les deux se taisent. Margit est sa meilleure amie et elle est au courant pour son travail à la bibliothèque clandestine, mais Dita lui a demandé de ne rien raconter à sa mère. Sûrement que cette dernière essaierait de l'en empêcher, elle lui dirait que c'est trop risqué, elle aurait peut-être les larmes

aux yeux et la menacerait de tout dire à son père ; elle n'est pas très croyante, mais elle se mettrait à implorer Dieu ou quelque chose dans le genre. Non, il vaut mieux ne rien lui dire. Et à son père non plus, il est déjà assez abattu comme ça. Pour changer de sujet, elle raconte à Margit, le sourire aux lèvres, l'incident du professeur Morgenstern.

— Quelle histoire ! Tu aurais dû voir la tête du Curé quand tout lui tombait des poches chaque fois qu'il se baissait.

— Je vois qui c'est, un très vieux monsieur avec un costume plein de petites rayures, qui incline la tête chaque fois qu'il passe devant une dame... et il en croise tellement qu'on dirait une de ces marionnettes qui ont un ressort à la place du cou ! Je crois que cet homme est un peu maboul.

— Et qui ne l'est pas, ici ?

En arrivant, elle voit ses parents en train de se reposer à l'extérieur, assis sur le côté du baraquement. Il fait froid, mais dedans, c'est bourré de monde. Elle les trouve fatigués, surtout son père.

La journée est longue : on les fait se lever avant l'aube, puis passer un appel très long à la belle étoile, et on les oblige ensuite à travailler toute la journée dans les ateliers. Son père fabrique des sangles pour porter les fusils en bandoulière, et c'est pour cette raison qu'il a souvent les mains noires et des ampoules aux doigts, à cause des résines toxiques et des colles qu'ils utilisent. Sa mère est dans un atelier de confection de casquettes, où la tâche est plus supportable. Les heures sont interminables, surtout avec une alimentation aussi pauvre, mais ils travaillent au moins à l'abri et assis. Il y en a qui ont moins de chance : ceux qui ramassent les morts dans la charrette des défunts, ceux qui nettoient les latrines, ceux du drainage des tranchées ou encore les équipes d'ouvriers qui passent leur journée à charrier des matériaux.

Son père lui adresse un clin d'œil et sa mère se lève précipitamment dès qu'elle la voit.

— Tu vas bien, Edita ?

— Ouiii.

— Tu ne me mens pas ?

— Bien sûr que non ! Tu ne me vois pas ?

À ce moment-là, monsieur Tomashek passe par là.

— Hans, Liesl ! Comment allez-vous ? Je vois que votre fille a toujours le plus joli sourire de toute l'Europe.

Les joues rouges, Dita annonce qu'elle va faire un tour avec Margit, et les deux jeunes filles laissent les adultes.

— Qu'il est gentil, ce monsieur Tomashek !

— Tu le connais aussi, Margit ?

— Oui, il rend souvent visite à mes parents. Ici beaucoup de gens ne pensent qu'à leur nombril, mais monsieur Tomashek est de ceux qui s'inquiètent pour les autres. Il leur demande comment ils vont, il s'intéresse à leurs histoires.

— Et il les écoute...

— C'est quelqu'un de bien.

— Heureusement que tout le monde n'est pas pourri dans cet enfer.

Margit reste silencieuse. Bien qu'elle ait deux ans de plus, elle est gênée par la manière très directe avec laquelle Dita formule les choses, mais elle sait qu'elle a raison. Les voisines de paille se dérobent leurs cuillères, leurs habits ou quoi que ce soit d'autre. On vole leur pain aux enfants dès que les mères ont les yeux tournés, on dénonce la moindre brouille aux *kapos* pour obtenir une cuillerée supplémentaire de soupe. Auschwitz ne tue pas seulement des innocents, il tue également l'innocence.

— Tes parents restent dehors avec le froid qu'il fait ! Dita, ils ne vont pas attraper une pneumonie ?

— Ma mère préfère ne pas tomber sur sa camarade de lit. Elle a un caractère de chien... mais pas pire que la mienne !

— Mais vous avez de la chance, vous dormez dans la paille du haut. Nous, on est toutes réparties dans les pailles du bas.

— Il doit y avoir beaucoup d'humidité qui remonte du sol.